

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 23 (1885)  
**Heft:** 49

**Artikel:** Les deux extrêmes du langage  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-188952>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 06.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

est susceptible de faire journellement une dépense de force considérable. On peut donc juger ce qu'il doit emmagasiner d'excédant quand il reste immobile devant une table pendant des heures. La graisse s'accumule et envahit le corps ; les détritus de l'organisme ne s'en vont qu'imparfaitement. La machine a ses principaux rouages atteints ; elle se rouille. L'homme est déformé de trente ans. La circulation est vite entravée et apparaît bien vite tout le cortège des maladies des gens sédentaires, anémie, goutte, rhumatisme, cœur gras, etc.

Mais nécessité fait loi ; il faut bien, dira-t-on, en passer par là. Evidemment, mais il faut combattre le mal intelligemment et chercher à l'atténuer. Le travail n'oblige pas l'homme de bureau à se courber sur une table qui n'est pas faite à sa taille ; on ne le force pas à rester toujours assis dans cette position de statue ou d'automate pendant huit heures. Qu'il choisisse bien sa table, au lieu d'adopter la première venue, que la table soit faite pour lui et non pas lui pour la table ; qu'on renverse les choses, et cette toute petite révolution bien simple et pas méchante du tout amènera au foyer des résultats inattendus. La digestion s'en ressentira ; avec elle la bonne humeur et la tranquillité des ménages. Oh ! les tables ! »



**La Sublime Porte ou Porte Ottomane.** — Plusieurs personnes ignorent peut-être l'origine de ce nom, que les événements d'Orient ramènent sans cesse dans les journaux pour désigner la Cour du sultan. « Ce mot vient, dit Larousse, de ce que, chez les premiers sultans de Perse, et ensuite chez les sultans turcs, qui vivaient renfermés dans leurs palais, selon l'usage oriental, la porte ou le vestibule de leur palais était le lieu où ils donnaient leurs audiences et où ils traitaient les affaires avec leurs visirs ou ministres. »

Nous trouvons cette autre version dans *l'Introduction à la lecture de la Bible*, par Andrié : « En orient, les portes étaient autrefois comme aujourd'hui, très basses et en forme de voûte sombre. Hausser son portail attestait la vanité du maître. Voilà pourquoi cela est condamné dans le livre des Proverbes (XVII, 19). La Sublime Porte, par opposition aux portes autrefois généralement basses, désigne le palais de l'empereur des Turcs et le sultan lui-même. »



#### La guêtre de dame.

Le soulier ayant été adopté par beaucoup de dames de préférence à la bottine, nous devions nécessairement, avec la saison froide, voir apparaître la guêtre. En effet, le soulier, qui laisse la cheville et le cou-de-pied à découvert, protégés seulement par le bas, ne convient nullement par le froid. Mais, si bien faite que soit la guêtre, elle grossit toujours un peu le pied ; on ne la porte du reste que pour la toilette ordinaire, avec la robe de lainage surtout. Elle est charmante pour les jeunes filles, qui portent la robe encore un peu courte.

La guêtre de dame se fait très montante ; elle comporte 10 boutons, placés non pas sur le cou-de-

pied comme ceux des bottines, mais en ligne droite sur le côté ; une petite lanière de cuir la serre à la grosseur du pied, à l'aide d'une boucle étroite et en acier verni. Elle doit suffisamment couvrir le dessus du soulier, afin qu'en aucun cas on n'en puisse voir l'attache.

Les élégantes assortissent les guêtres à leur costume, ce qui est de très bon goût, et d'autant plus sage que la couleur claire n'est pas avantageuse pour le pied. Mais, malgré l'engouement que cette mode excite, on ne pense pas que jamais la guêtre puisse être préférée à la jolie bottine de chevreau glacé, si souple et si gracieuse.

— — — — —  
A la demande de quelques-uns de nos abonnés, nous reproduisons le morceau suivant, récité au cercle de Beau-séjour, à Lausanne, à la soirée familiale qui termina la réunion de la société pédagogique vaudoise le 25 septembre dernier. Ce morceau, publié déjà dans le *Conteur*, il y a quelques années, remplacera l'article patois.

#### Les deux extrêmes du langage.

Un savant des bords de la Seine, grand amateur d'équitation, était en séjour à Lausanne chez un ancien camarade d'études. Un jour que les deux amis chevauchaient du côté de Savigny, ils causaient philologie. « Tel est le langage de l'érudition, disait le savant parisien, que ce qui est très compréhensible pour des gens instruits, n'est que du galimatias, pour le commun des mortels. Vous allez en juger : J'ai un de mes étriers qui est trop long et l'autre trop court ; je vais demander à ce paysan que nous allons rencontrer, de les égaliser, et vous verrez que lors même que je parlerai français pour vous, il n'y entendra rien. »

— *Rustique !* dit-il en appelant le paysan, *fais un mouvement d'approximation vers mon hypostase pour égaliser mes supports, dont l'un est succinct et l'autre prolix.*

Le brave paysan allait répondre qu'il ne comprenait pas l'allemand, quand on lui traduisit en langage vulgaire ce qu'on lui demandait.

— C'est bien, dit le professeur lausannois, mais nos campagnards ont aussi leur français, et tout philologue que vous êtes, je suis certain que vous ne le comprendriez pas toujours.

— S'ils parlent leur patois, non, car je n'y entends pas un traître mot ; mais si c'est du français, tant mauvais soit-il, je fais le pari d'en saisir le sens.

— J'en doute fort. Ils parlent patois, sans doute, mais à côté de ce patois, ils ont ce qu'ils appellent le français, un langage différent et que je vous mets au défit de comprendre.

— Eh bien ! je suis bien curieux d'en entendre quelque chose.

L'occasion se présenta bientôt. En passant près d'une ferme au moment où l'on devait conduire le bétail à l'abreuvoir, ils entendent l'ordre suivant, donné à un petit domestique, et l'érudit Parisien dut avouer n'y avoir rien compris :

— *Piste-voi vers le bourneau pou virer le macle, qu'y ne cambe pas la baragne et qu'y n'alle pas troupiner le*

coin de sottines ; et pi après tu traceras-voi rappercher les aises pa dernier l'éboiton pou les mettre à la chotte devant qui rollie, car pou sù y aura une tapassée ; le temps a bargagné toute la vépre et y n'enluge pas pou rien ; et pi guigne-voi comme les arbres vouichent et comme les genilles se froulent contre les ages. Tai ! y plovgne déjà ! Dégroupille-toi et ne mouzi pas !

Un coup d'œil en arrière  
à propos de la toilette des dames.

## VI

En terminant notre précédent article, nous avons promis à nos lecteurs que nous accompagnerions notre héroïne, invitée à dîner en ville.

A Rome, comme aujourd'hui en France, le principal repas avait lieu le soir, après les affaires. Quelques invités avaient la détestable habitude qu'on remarque encore de nos jours chez les personnes qui cherchent à marquer dans une soirée en arrivant tard, croyant ainsi faire sensation au milieu de celles, plus modestes, qui attendent et ont fait preuve de politesse en se présentant à l'heure. « Arrivez tard, dit Ovide, l'attente fait ressortir la beauté ; d'ailleurs la nuit jettera son voile sur vos imperfections. »

Il faut remarquer tout d'abord qu'on ne servait pas de fourchettes à table ; elles n'étaient pas encore inventées. On mangeait tout simplement avec les doigts et l'on s'essuyait avec une serviette, car celle-ci était en usage. Mais, chose curieuse, ce n'était pas l'amphitryon qui la fournissait, chaque invité apportait la sienne ; et il paraît, si l'on en croit Martial, que ces serviettes, qu'on se plaisait parfois à échanger à titre de souvenir, étaient assez souvent volées. « Jamais, dit cet écrivain, Hermogène n'apportait de serviette en venant dîner, et cependant il en remportait toujours une. »

Les convives devaient de même se pourvoir d'un cure-dent, dont il était convenable de dissimuler l'emploi. Est-il, en effet, quelque chose de plus impoli, de plus dégoûtant, disons le mot, que l'habitude de certaines gens qui n'attendent pas même la fin du repas pour se curer les dents d'une manière plus ou moins gracieuse, aux yeux de tout le monde.

A ce sujet, on fait remarquer une ruse féminine chez quelques dames romaines. Celles qui affectionnaient le plus de se fouiller les gencives après les repas étaient précisément celles qui n'avaient plus de dents.

Dès que les mets étaient servis, un esclave agitait une espèce d'éventail au-dessus des plats pour en éloigner les mouches et envoyer en même temps de l'air frais au visage des convives. — Que mangeait-on alors ?... Hélas ! ce qu'on mange aujourd'hui, à peu de chose près. Les champignons étaient en grande faveur, on les préférait même aux truffes ; à côté de cela, figuraient alternativement sur la table le pâté de foie gras, le cochon de lait à la broche, dont les dames étaient très friandes ; seulement, pour désigner ce mets d'une manière convenable, elles employaient cette tournure de phrase : « Qu'on

me serve, quand il tette encore, le tendre nourrisson d'une truie paresseuse. » On mangeait des olives pendant toute la durée du repas, qui se terminait presque toujours par une salade de laitue. Puis on connaissait déjà le coup du milieu, le petit verre de vin amer et sec, pour ranimer l'appétit émoussé.

Mais, il faut le dire, les dames n'étaient guère scrupuleuses à l'endroit de la boisson à table. Un poète du temps ne craint pas de dire qu'une jeune fille peut décentement se permettre quelques excès dans le boire. On cherchait, paraît-il, à provoquer la gaîté en se grisant un peu, ce qui conduisait à certaines familiarités qui seraient fort mal vues aujourd'hui. « Buvez, disait Ovide, dans le verre de votre voisine, du côté qu'ont touché ses lèvres. »

Nous regrettions de le dire, mais les dames, au lieu de chercher à modérer les libations chez les hommes, les encourageaient plutôt : « Videz, disaient-elles, autant de fois la coupe qu'il y a de lettres dans nos noms. » Et quand ils avaient achevé leurs coupes, elles les relançaient en leur demandant de porter de la même façon la santé des absentes. Leur but, dans cela, vous ne le devinerez pas. Eh bien, Ovide encore va vous l'apprendre : « Il n'est point, dit-il, de femme laide, pour des yeux troublés par le vin. »

## L'OUBLIEUX

(Fin.)

Ammonic se leva toute droite, cette fois, et l'éclair aux yeux :

— Mona ne reverra pas Anglesey... car Mona va mourir... Nous allons mourir tous les trois, Bryen... Voilà le flot... le flot terrible et mortel... Encore quelques minutes et les cavernes s'empliront, et le récif sera submergé... Entends-tu ce grondement toujours plus rapproché ?... Voilà une demi-heure que je l'entends, moi...

— Ammonic !... crièrent les deux infortunés.

Bryen alors saisit Mona dans ses bras.

— Viens... fuyons !... dussé-je nager jusqu'à la barque, je te sauverai, Mona !...

— Trop tard ! dit la fille du passeur, immobile comme la fatalité au-dessus de son effrayant piédestal. Trop tard !... Voici le flot !

Une lame venait droit devant eux. Cette première vague, d'abord calme et comme souriante, s'avança doucement jusqu'au pied de l'ilot, puis frappant les piliers, elle se brisa soudain sur l'obstacle, bondit avec des torrents d'écume et se précipita avec un bruit semblable au roulement de cent tonnerres dans l'intérieur des cavernes. Tout le récif trembla, et des entrailles même de la roche sortit comme un gémissement lamentable. Immédiatement, une seconde lame frappa l'écueil par le travers et jaillit en écume jusqu'à la face des malheureux. En vain Bryen courait de côté et d'autre, cherchant une issue quelconque. Déjà, autour des roches entassées, la mer, traîtreusement, sournoisement, se glissait, étalant au soleil couchant ses profondeurs nacrées aux transparences d'abîmes. Et déjà on entendait sous les pieds des infortunés clapoter l'eau dans les cavernes profondes. Bryen, dans un accès de rage et de désespoir sublime, saisit la pauvre épousée du matin et l'entraîna vers l'endroit où les flots semblaient le moins tumultueux. Il voulait lutter contre la mort horrible, essayer d'atteindre la barque, qu'un remous de la marée montante rapprochait depuis un instant...